

## La maison romaine en Italie : planimétrie, décor et fonction des espaces

*The Roman house in Italy: planimetry, decoration, and the function of spaces*

Vincent Jolivet

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/1697>

ISSN : 2269-7721

**Éditeur**

Institut national d'histoire de l'art

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 mars 2009

Pagination : 63-68

ISSN : 1777-7852

**Référence électronique**

Vincent Jolivet, « La maison romaine en Italie : planimétrie, décor et fonction des espaces », *Perspective* [En ligne], 1 | 2009, mis en ligne le 22 juillet 2014, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/1697>

---

# La maison romaine en Italie : planimétrie, décor et fonction des espaces

Vincent Jolivet

– Penelope Mary ALLISON, *Pompeian Households. An Analysis of the Material Culture*, (Monographs, 42), Los Angeles, The Cotsen Institute of Archeology (UCLA), 2004. 255 p., 255 fig. en coul. et en n. et b. ISBN : 0-917956-96-6 ; £ 35.

– Marina DE FRANCESCHINI, *Ville dell'agro romano*, (Monografie della Carta dell'Agro Romano, 2), Rome, Erma di Bretschneider, 2005. 564 p., 70 fig. en coul. et 100 fig. en n. et b., cartes. ISBN : 88-8265-311-0 ; 300 €.

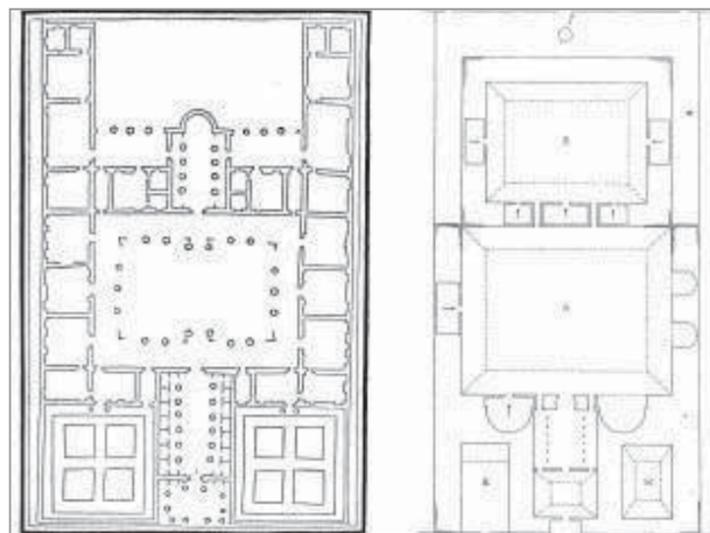
– Katharina LORENZ, *Bilder machen Räume. Mythenbilder in pompeianischen Häusern*, (Image & Context, 5), Berlin, De Gruyter, 2008. 666 p., 230 fig. en n. et b. et en coul. ISBN : 978-3-11-019473-9 ; 98 €.

– Annalisa MARZANO, *Roman Villas in Central Italy. A Social and Economic History*, (Columbia studies in the classical tradition, 30), Leyde, Brill, 2007. 832 p., nombreuses fig. en n. et b. ISBN : 978-90-04-16037-8 ; 159 €.

– Lucia ROMIZZI, *Programmi decorativi di III e IV stile a Pompei. Un'analisi sociologica ed iconologica*, (Quaderni di Ostraka, 11), Naples, Loffredo, 2006. 582 p., tableaux et plans, 3 cartes et 53 fig. en n. et b. ISBN : 978-8-875641719 ; 39 €.

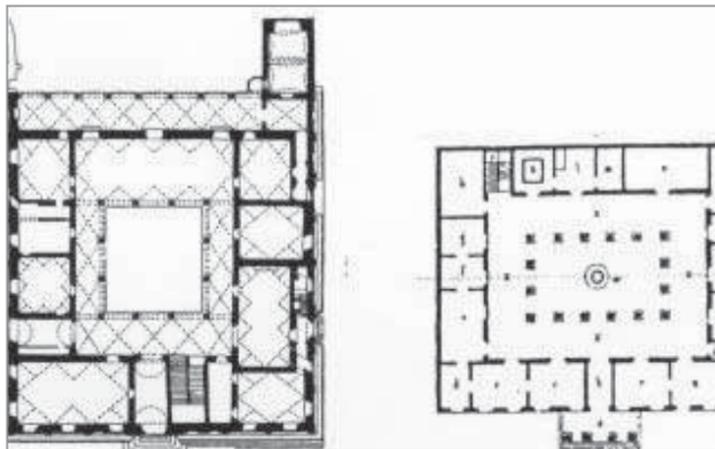
En milieu francophone, les recherches sur la maison romaine, magistralement inaugurées par *Les ruines de Pompéi* de François Mazois (Paris, 1824-1838), poursuivies pendant plusieurs décennies, dans l'après-guerre, notamment en Italie (Bolsena), en Grèce (Délès) et en Tunisie (Bulla Regia), et naguère illustrées par une contribution importante d'Yvon Thébert<sup>1</sup>, semblent marquer le pas<sup>2</sup>. Cependant, la multiplication des découvertes dans les habitats et l'intensification spectaculaire des recherches portant sur les cités vésuviennes suscitent depuis une vingtaine d'années une floraison d'articles et d'ouvrages issus de toute la communauté scientifique, et destinés à un public très diversifié. Pour l'historien de l'art comme pour l'archéologue, l'étude de la maison romaine – dont on s'accorde aujourd'hui à reconnaître qu'elle doit être envisagée dans toutes ses dimensions, lorsque les vestiges mis au jour le permettent – représente l'un des champs les plus fructueux mais aussi les plus complexes qui soient. D'abord, parce qu'elle pose la question de la codification de l'habitat domestique et de son évolution, étroitement liée

à celle de son statut social et des multiples manières dont celui-ci s'exprime au travers de l'architecture. Ensuite, parce que l'écueil de l'anachronisme y est évident : si nous savons bien, par notre propre vécu, ce que nous attendons d'une maison (spacieuse, confortable, lumineuse..., toutes caractéristiques « objectives »), il faut prendre en compte également les traits propres à la maison antique. Cette dernière est en effet constamment parcourue, depuis ses plus anciennes origines, par une tension entre ses fonctions pratiques, et les signes du sacré qui l'investissent et la placent perpétuellement en porte-à-faux par rapport au réel, tout en mettant progressivement en place l'héroïsation de son *dominus*, qui préfigure déjà, à l'époque d'Auguste, la divinisation des empereurs. Enfin, parce qu'elle a engendré une stratigraphie historiographique très complexe à deux niveaux différents, celui des recherches archéologiques proprement dites, et celui des vestiges antiques comme source d'inspiration pour les architectes, de la Renaissance à nos jours. Cette dernière question est bien présente dès l'Antiquité classique, puisque les écrivains latins se projetaient volontiers dans le passé et concevaient déjà, bien que vaguement, une histoire de la maison dans le sens d'une évolution graduelle – sinon d'un progrès – depuis la cabane (*casa*, en latin) jusqu'aux maisons (*domus* en ville, *villa* à la campagne) dans lesquelles ils vivaient ou séjournèrent, et dont ils faisaient remonter l'affectation des espaces aux temps les plus reculés, non mieux définis, du *mos ueterum*. À la Renaissance, en l'absence de tout vestige de maison reconnu, la redécouverte des textes anciens par les érudits avait abouti à des restitutions bien éloignées des modèles réels (fig. 1). Celles-ci influencèrent profondément, dès le xv<sup>e</sup> siècle, l'architecture



1. Plan restitué de la maison romaine par Fra' Giovanni Giocondo (1511), à gauche, et par Auguste Choisy (1909), à droite.

2. Plan de la *domus* à atrium corinthien, restitué à partir des sources anciennes, selon Aloys Hirt (1827), à gauche ; plan du palais Piccolomini à Pienza (1459-1462), à droite.



3. Le plan de la *domus* canonique, à gauche, et son développement en *domus* à péristyle, à droite, selon Johannes Adolf Overbeck (1875).

des demeures en Italie<sup>3</sup> (fig. 2), puis celle de toute l'Europe, mais presque exclusivement par le truchement des monuments publics (arcs, édifices de spectacles ou grands thermes). Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, la mise au jour des premières maisons d'Herculanum et de Pompéi porta à une remise en cause complète de ces acquis, mais ce n'est que dans le troisième quart du siècle suivant que Johannes Adolf Overbeck « réinventa » le plan de la maison romaine tel qu'il est connu aujourd'hui<sup>4</sup> auprès d'un très large public (fig. 3). Probablement codifié en Étrurie dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C., il s'est répandu par la suite dans une bonne partie de la péninsule italienne – mais jamais, à notre connaissance, dans ses provinces – jusqu'au début de l'Empire<sup>5</sup> (fig. 4). Porté par le néoclassicisme, ce modèle a suscité de multiples dérivations et imitations jusqu'à nos jours, dans l'architecture publique, bien sûr, mais aussi domestique, comme en témoignent la maison pompéienne à atrium (ou « maison de Diomède ») du prince Napoléon, construite au 16-18 de l'avenue Montaigne à Paris (1856-1860)<sup>6</sup>, ou les exemples hybrides, mêlant joyeusement hellénisme et romanité, de la villa Kérylos de Théodore Reinach à Beaulieu-sur-Mer (1902-1908)<sup>7</sup> ou de la réplique de la *villa dei Papiri*, aux portes d'Herculanum, construite par Paul Getty à Malibu au début des années 1970 (fig. 5)<sup>8</sup>.

Longtemps, les maisons d'Herculanum et de Pompéi sont demeurées le seul témoignage important auquel rapporter l'habitat romain<sup>9</sup>, et les chercheurs se divisent encore entre ceux qui pensent que l'exemple de ces maisons ne vaut que pour ce site et ceux qui les considèrent comme une illustration pratiquement directe du sixième livre du *De architectura* de Vitruve, tout entier consacré à la maison « romaine ». Quelle que soit la part des facteurs locaux (matériau

de construction disponible, questions de l'eau, de la lumière ou de la chaleur), quelle que soit la diversité des plans effectivement reconnus sur le terrain,



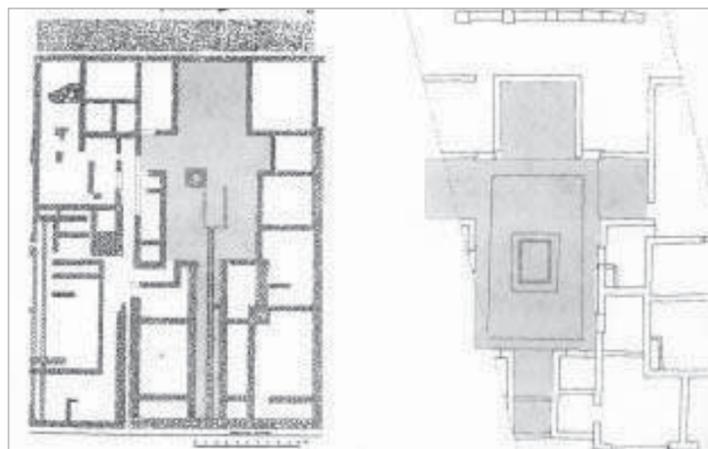
il est cependant clair aujourd'hui que l'habitat romain en Italie s'est conformé, au moins pendant la République, à une *forma mentis* bien définie, comme en témoignent les *domus* et les *uillae* récemment mises au jour dans un nombre croissant de sites<sup>10</sup>.

Cette documentation abondante est évidemment très dispersée, et c'est pourquoi la publication de deux corpus qui brassent une quantité importante de données, dont ils privilégient l'aspect planimétrique, est particulièrement bienvenue aujourd'hui. Il ne s'agit pas ici cependant d'habitat urbain, mais exclusivement de ces *uillae* qui jalonnaient le *suburbium*<sup>11</sup> et le territoire des grandes cités. Ceux-ci combinaient, pour les plus importantes d'entre elles, la fonction de lieu de production agricole et celle d'habitat – normalement temporaire – de leur propriétaire, qui pouvait s'y livrer à un *otium* studieux, selon un mode de vie qui exerça une fascination profonde sur les élites de la Renaissance et influença durablement leur comportement ainsi que l'architecture de leurs résidences de campagne<sup>12</sup>. Compte tenu des lacunes dans notre connaissance de la *domus* urbaine, ces édifices attestés de manière capillaire, et dont le plan est souvent connu dans ses grandes lignes, présentent un intérêt particulier puisque, à en croire Vitruve (6.5.3), la *pars urbana* de ces maisons reproduisait exactement le plan des *domus* urbaines ; attestées tout au long de l'histoire de la Rome antique, elles permettent ainsi de suivre, comme dans un miroir, l'évolution de l'habitat des centres urbanisés.

L'ouvrage de Marina DeFranceschini<sup>13</sup> concerne une aire géographique limitée, puisqu'il ne prend en considération qu'un choix d'édifices situés dans un rayon de 25 km à partir du centre de Rome. Il couvre cependant une grande diversité de sites, pour une période chronologique

très vaste, comprise entre le VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (comme dans le cas de la villa de l'Auditorium aux portes de Rome, qui a fait récemment l'objet d'une publication exhaustive<sup>14</sup>) et le VI<sup>e</sup> siècle après J.-C. L'ouvrage, qui comporte, outre les plans des édifices, de nombreuses photographies de qualité moyenne, se compose de trois grandes parties : un catalogue (p. 1-289), qui recense quelque cent *uillae*, une étude typologique (p. 291-344), qui les examine en fonction de onze approches différentes, et une série de dix-sept répertoires destinés à permettre au lecteur de sérier les données de manière thématique. Assez peu maniable, compte tenu de son poids et de ses dimensions, ce volume, auquel manque une réelle problématique, rendra surtout service aux archéologues.

Le livre d'Annalisa Marzano<sup>15</sup>, qui couvre seulement la période comprise entre le II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. et le V<sup>e</sup> siècle après J.-C., se propose d'étudier la place des *uillae* de l'élite romaine dans la société et l'économie à partir des sources littéraires et des vestiges archéologiques. Il se compose pour moitié (p. 235-758) d'un catalogue d'édifices subdivisé entre les trois régions prises en considération – Latium, Toscane, Ombrie –, précédé de l'étude proprement dite (p. 1-233), et suivi de quatre appendices (p. 759-796) relatifs à la chronologie et à la synthèse des données, présentés par régions. Le plan de l'étude est curieusement hiérarchisé, puisque l'auteur a choisi de l'ouvrir sur la question bien spécifique de la *uilla maritima*, traitée en deux chapitres distincts, tandis que celle de la *uilla rustica*, pourtant au cœur de la problématique (même s'il est couramment admis aujourd'hui que les villas maritimes avaient aussi une fonction de rapport), fait l'objet des trois chapitres suivants ; le sixième chapitre regroupe, sans logique bien claire, les infrastructures (routes, ports, alimentation en eau) et les domaines impériaux, tandis que le septième et le huitième sont respectivement consacrés à la topographie et à la chronologie des différentes *uillae*. Cette partie du volume s'adresse donc plutôt à un cercle de spécialistes et suscite différentes réserves, notamment liées au choix de fonder ses conclusions sur une distribution des édifices envisagée en fonction de régions modernes, et non pas de celles de l'Italie antique, à savoir Rome et son *suburbium*, toute la VII<sup>e</sup> région, *Etruria*, et une partie seulement des régions VI,



4. Plans comparés d'une *domus* de Marzabotto (au sud de Bologne), datée vers 500 avant J.-C., à gauche, et d'une *domus* de Flumeri (au sud-est de Bénévent), datée vers 100 avant J.-C., à droite.

*Umbria*, et I, *Latium et Campania*. La prise en compte des régions anciennes est pourtant essentielle, sur le plan historique, pour chercher à comprendre la dynamique de leur naissance et de leur développement, en relation avec le réseau viaire ou les principaux centres urbanisés. Mais c'est le catalogue des édifices, très clairement présenté, qui pourra rendre les plus grands services, bien en dehors des limites de la discipline. Il fournit, par exemple, l'état de la recherche la plus récente pour les sites visités ou décrits par des antiquaires de la Renaissance. Chaque fiche de site est accompagnée d'une bibliographie et d'une reproduction de bonne qualité du meilleur plan publié (quand il en existe) portant toujours, lorsque la documentation le permettait, l'indication du nord et une échelle – ce qui est malheureusement loin d'être la norme pour ce type de publication.

On se gardera de reprocher à ces deux auteurs de ne pas avoir redessiné les plans repris à de multiples sources, comme on aime à le faire aujourd'hui, de manière à donner plus d'unité à un ouvrage : cette tâche faussement simple implique de faire, à chaque étape, des choix graphiques qui peuvent se révéler à terme plus trompeurs qu'utiles, et compliquer l'analyse, alors que la qualité même du plan d'origine permet de se faire une première idée – au reste souvent inquiétante – du degré de fiabilité des plans sur lesquels celle-ci se fonde. En revanche, dans ces deux volumes, comme dans la quasi-totalité de la production archéologique actuelle qui brasse des plans d'édifices, on relève une indifférence surprenante à la question des échelles, toujours subordonnées au format de l'ouvrage ou aux exigences de la mise en page, avec presque autant d'échelles différentes que de constructions – le plus souvent fournies à des réductions peu commodes –, ce qui biaise inévitablement les comparaisons établies entre des édifices de tailles très diverses.

5. Villa Getty, Malibu, vue de l'atrium.



Si le domaine de la peinture romaine, illustré par plusieurs très beaux ouvrages publiés au cours de ces dernières années<sup>16</sup> et souvent destinés à un très large public, est manifestement un objet de marketing éditorial, différents chercheurs ont récemment tenté d'approfondir l'approche du décor dans sa relation avec le bâti, sur fond de remise en question des quatre styles distingués par August Mau dans son ouvrage fondateur de 1882<sup>17</sup>, qui résistent encore à plus d'un siècle d'offensive critique.

L'étude de Lucia Romizzi<sup>18</sup> comporte deux grands volets. Le premier (p. 13-70) fournit un cadre sociologique des *domus* de Pompéi entre l'époque d'Auguste et la destruction de la cité, en regroupant les édifices en fonction du niveau social de leur propriétaire. Cette présentation lui permet de conclure à l'existence de « programmes figuratifs », aussi bien dans les maisons des couches supérieures de la population que dans celles de différents membres des classes moyennes, qui cherchaient ainsi à s'approprier de nouveaux symboles de statut. Le second volet (p. 71-156), iconologique, recense les thèmes mythiques dans la peinture pompéienne et discute le décor des différentes salles, de manière à dégager la signification de l'adoption du mythe dans la sphère domestique. Le reste de l'ouvrage (p. 167-496) est formé de plusieurs appendices très utiles, clairement présentés

et de consultation facile : édifices conservant des décors de II<sup>e</sup>, III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> style ; distribution de l'iconographie par rapport à la chronologie et à la fonction des salles ; sujets des tableaux de III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> style ; catalogue des maisons, essentiel pour présenter l'ensemble de ces peintures dans leur contexte topographique.

Une approche similaire a été développée parallèlement, au cours de la même période, par Katharina Lorenz (dont la bibliographie n'inclut pas l'ouvrage de Lucia Romizzi, pourtant paru deux ans plus tôt) qui, soucieuse de combler un vide manifeste entre interprétations architecturale et historique de la peinture murale, envisage l'utilisation et la fonction des fresques mythologiques comme des éléments structurants du contexte domestique, en les abordant au travers des méthodes de l'histoire et de la sociologie de l'art. L'ouvrage centré sur le début de l'époque impériale, se compose pour l'essentiel de deux longs chapitres. L'un (p. 53-258), construit autour de quatre études de cas de personnages figurés par deux, est consacré aux mythes représentés, dans leur diversité et leurs innombrables variantes, tandis que l'autre (p. 259-442) aborde le rapport complexe qu'entretiennent ces représentations entre elles et avec le décor peint des maisons, selon la position et la fonction des salles. L'auteur insiste sur le caractère opérationnel de l'idée d'« atmosphère » que ces compositions contribuent à donner aux différents espaces (voir notamment p. 431-442) – ce que son titre, malaisément traduisible en français – « les images font les salles » ? – résume de manière lapidaire. Pour le décor peint, elle suggère une distinction entre trois zones bien spécifiques : l'entrée, où se concentrent les symboles du statut de la famille ; les petites salles et le jardin, qui participent du monde du rêve et de la fantaisie ; les *cenationes* groupées autour du péristyle, théâtre de la représentation masculine dans un contexte monumental idéalisé.

L'ouvrage de Penelope Mary Allison, complété par une base de données accessible sur le Web<sup>19</sup>, reprend, résume et développe plusieurs articles écrits depuis 1992<sup>20</sup>, qui sont autant de jalons d'une même recherche. Sur la base d'un corpus de trente *domus*, l'auteur s'attache à exploiter les objets découverts dans les maisons pompéiennes comme marqueurs de l'utilisation des différentes salles.

Après une introduction relative aux contenus des maisons, elle examine la nature de l'évidence archéologique en fonction de la chronologie des dépôts avant et après l'éruption de 79 après J.-C., explicite ses critères d'analyse et discute la fonction du mobilier et celle des objets (p. 2-61). Dans le cinquième chapitre (p. 62-123), elle présente les salles de la maison en fonction de leur type architectural, considéré selon des critères « objectifs » – emplacement des salles et des ouvertures, types d'aménagements – qui lui permettent de distinguer non moins de vingt-deux types. Cette grille topographique est ensuite (p. 124-157) confrontée aux activités menées dans la maison (l'auteur en distingue neuf principales), avant de discuter des utilisateurs de celle-ci en fonction de leur statut, leur âge ou leur sexe. Au chapitre VII (p. 160-177), les vingt-deux types de salles sont confrontés aux informations fournies par les sources anciennes et à l'évidence constituée par le mobilier qui y a été retrouvé, mettant ainsi en relief un hiatus manifeste entre la terminologie courante en archéologie et la réalité de l'utilisation des espaces, dont l'auteur souligne le caractère conventionnel. Le dernier chapitre, sur les conditions du site avant et après l'éruption de 79 après J.-C., aurait sans doute pu se fondre avec le premier, mais il aide à relativiser les conclusions proposées par l'auteur au terme de son volume. En effet, celles-ci sont inévitablement biaisées, aussi bien par le caractère de la documentation sur laquelle elle a dû se fonder, partiel du fait des pillages intervenus juste après l'éruption et de l'état lacunaire des inventaires de mobilier du site, que par la physionomie tout à fait spécifique que présente cette cité, détruite alors qu'elle se trouvait dans une phase de travaux intense, pendant laquelle un certain nombre de maisons avaient changé de propriétaires et/ou d'affectation. Il est donc impossible de prouver sur cette base une contradiction flagrante entre l'utilisation des espaces et leur dénomination traditionnelle – surtout en étayant cette hypothèse par des sources littéraires qui ne font que souligner, dans un nombre d'ailleurs limité de cas, l'utilisation singulière d'un espace normalement destiné à une autre fonction. En dépit de l'intérêt de cette étude novatrice, qui brasse un nombre considérable de données selon une approche qui, inexplicablement, n'avait jamais été appliquée systématiquement

aux maisons pompéiennes, la terminologie traditionnelle – telle qu'antiquaires et chercheurs l'ont peu à peu établie depuis la Renaissance – demeure la manière la plus rationnelle de désigner un certain nombre d'espaces de la maison romaine, clairement ou hypothétiquement identifiables.

Les différentes études présentées ici – une sélection parmi les innombrables publications consacrées aux maisons romaines au cours de ces dernières années – témoignent de la multiplicité des approches possibles, que celles-ci soient traditionnelles ou nouvelles, et quand bien même cette « nouveauté » consisterait simplement à dresser un inventaire du mobilier qui y a été découvert. Les approches traditionnelles, fondées sur plus de deux siècles d'étude du site, ont en effet conservé, dans ce domaine, une incontestable validité, à condition de ne pas perdre de vue le contexte historique dans lequel se produit cette évolution, comme le constate Andrew Wallace-Hadrill dans son dernier ouvrage<sup>21</sup>. Son analyse de la « révolution culturelle » intervenue entre la fin de la République et le début de l'Empire, fondée sur un examen croisé des sources archéologiques et épigraphiques, réaffirme le caractère opérationnel des concepts de « romanisation » et d'« hellénisation », volontiers remis en cause aujourd'hui, et met en évidence le rôle de la réflexion des « antiquaires » de la Rome ancienne ainsi que l'importance de l'accroissement du luxe dans l'évolution de l'habitat romain, qui ont puissamment contribué à forger l'image d'une nouvelle élite, issue du principat d'Auguste. Tout en améliorant notre connaissance des *realia* et en recadrant l'usage que chaque époque en a fait depuis, l'ensemble des nouvelles recherches sur la maison romaine permet de repenser et de reposer, progressivement mais radicalement, l'actualité de notre rapport à l'antique et les fondements de notre propre identité.

1. Yvon Thébert, « Vie privée et architecture domestique en Afrique romaine », dans Philippe Ariès, Georges Duby, Paul Veyne éd., *Histoire de la vie privée*, I, *De l'Empire romain à l'an mil*, Paris, 1985, p. 301-397.

2. Aux exceptions notables des travaux de Jean-Pierre Guilhembet dont *Habitavi in oculis* (Cicéron, *Planc.* 66). *Recherches sur la résidence urbaine des classes dirigeantes romaines des Gracques à Auguste : la maison dans la ville*, thèse, Université de Provence,

1995, est malheureusement encore inédite, de Nicolas Monteix, dont les recherches portent plus précisément sur l'artisanat et le commerce (*Les lieux de métier : boutiques et ateliers d'Herculanum*, thèse, Université de Provence, 2006, sous presse à l'École française de Rome), et d'Irene Bragantini *et al.* éd., *Poseidonia-Paestum, V, Les maisons romaines de l'îlot nord*, (*École française de Rome*, 42/5), Rome, 2008.

3. Voir, en dernier lieu, Georgia Clarke, *Roman House – Renaissance Palaces. Inventing Antiquity in Fifteenth-Century Italy*, Cambridge/New York, 2003.

4. Johannes Adolph Overbeck, *Pompeji in seinen Gebäuden, Alterthümern und Kunstwerken für Kunst und Alterthumsfreunde*, Leipzig, 1875, fig. 132-133.

5. Sur ces questions, voir Vincent Jolivet, *Domus iusta. Sur le plan canonique de la maison étrusque et romaine des origines au principat d'Auguste*, Rome, 2009 (sous presse à l'École française de Rome).

6. Cette maison, détruite en 1892, n'a pas fait l'objet, à ma connaissance, d'une monographie spécifique.

7. Astrid Arnold, *Villa Kérylos. Das Wohnhaus als Antikenrekonstruktion*, Munich, 2003.

8. Marion True, Jorge Silveti, *The Getty Villa*, Los Angeles, 2005.

9. Parmi les initiatives les plus cohérentes et les plus systématiques, je me limiterai à signaler ici *Pompeii. Pitture e mosaici*, dont les dix volumes ont été publiés sous la direction d'Ida Baldassare entre 1990 et 1999, *Häuser in Pompeii*, qui compte aujourd'hui douze volumes dirigés par Volker Michael Strocka entre 1984 et 2004, et la série des *Studi della Soprintendenza archeologica di Pompeii*, à partir de 2001, qui compte aujourd'hui près de trente volumes, plus ou moins spécialisés ; un bon état des lieux est dressé dans Pier Giovanni Guzzo, Maria Paola Guidobaldi éd., *Nuove ricerche archeologiche a Pompeii ed Ercolano*, (colloque, Rome, 2002), (*Studi della Soprintendenza archeologica di Pompeii*, 10), Naples, 2005, ainsi que dans John J. Dobbins, Pedar W. Foss éd., *The World of Pompeii*, Londres/New York, 2007. Parmi les publications les plus récentes relatives à la maison pompéienne, une mention spéciale revient aux quatre volumes consacrés, entre 1996 et 2006, à la seule *insula* du Ménandre : *The Insula of the Menander at Pompeii*, I, Roger Ling éd., *The Structures*, Oxford, 1996 ; II, Roger Ling, Lesley Ling éd., *The Decorations*, Oxford, 2005 ; III, Kenneth S. Painter éd., *The Silver Treasure*, Oxford, 2001 ; IV, Penelope Mary Allison éd., *The Finds, a Contextual Study*, Oxford, 2006.

10. Signalons notamment, en dehors du pré carré des études vésuviennes, Bragantini *et al.*, 2008, cité n. 2. Le cas de *uillae* entièrement fouillées, et publiées avec leur matériel, demeure malheureusement exceptionnel. Signalons en particulier les travaux d'Andrea Carandini et de son équipe pour celles de Settefinestre, sur le territoire de Vulci, et de l'Auditorium, aux portes de Rome : *Settefinestre. Una villa schiavistica nell'Etruria romana*, I, Andrea Carandini éd., *La villa nel suo insieme*, Modène, 1985 ; II, Andreina Ricci éd., *La villa e i suoi reperti*, Modène, 1985 ; Andrea Carandini, Maria Teresa D'Alessio, Helga Di Giuseppe éd., *La fattoria e la villa dell'Auditorium nel quartiere Flaminio di Roma*, (*Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma*, supplément, 14), Rome, 2006.

11. Le *suburbium* de Rome a fait récemment l'objet d'un intérêt accru. Outre la série coordonnée par Adriano La Regina, *Lexicon topographicum urbis Romae. Suburbium*, qui compte cinq volumes parus à Rome entre 2001 et 2008 (et qui fait pendant au *Lexicon topographicum urbis Romae* coordonné par Eva Margareta Steinby entre 1993 et 2000), voir Lucrezia Spera, *Il paesaggio suburbano di Roma dall'Antichità al Medioevo: il comprensorio tra le vie Latina e Ardeatina dalle Mura Aureliane al III miglio*, (*Bibliotheca archaeologica*, 27), Rome, 1999, et les deux volumes parus à l'École française de Rome : Philippe Pergola, Riccardo Santangeli Valenzani, Rita Volpe éd., *Suburbium: il suburbio di Roma dalla crisi del sistema delle ville a Gregorio Magno*, (colloque, Rome, 2000), (*École française de Rome*, 311), Rome, 2003, et Vincent Jolivet *et al.* éd., *Suburbium, II, Il Suburbio di Roma dalla fine dell'età monarchica alla nascita del sistema delle ville (V-II sec. a.C.)*, (colloque, Rome, 2005), Rome, 2009.

12. Voir, en tout dernier lieu, Perrine Galand-Hallyn, Carlos Lévy éd., *La villa et l'univers familial dans l'Antiquité et à la Renaissance*, Paris, 2008.

13. Compte rendu de Eeva-Maria Viitanen, dans *Arctos*, 2006, 40, p. 264-266.

14. Carandini, D'Alessio, Di Giuseppe, 2006, cité n. 10.

15. Comptes rendus détaillés de Roger J. A. Wilson, dans *Journal of Roman Archaeology*, 21, 2008, p. 479-484, et d'Helga Di Giuseppe, dans *Oebalus*, 3, 2008, p. 364-375.

16. Voir en particulier Henri Lavagne, Elisabeth de Balanda, Armando Uribe Echeverria éd., *Jeunesse de la beauté. La peinture romaine antique*, Paris, 2001 ; Ida Baldassare *et al.* éd., *La peinture romaine : de l'époque hellénistique à l'Antiquité tardive*, Paris, 2006 [éd. orig. : *La pittura romana. Dall'ellenismo al tardo-antico*, Milan, 2002] ; Donatella Mazzoleni, Umberto Pappalardo, *Domus. Pittura e architettura d'illusione nella casa romana*, Vérone, 2004.

17. August Mau, *Geschichte der decorativen Wandmalerei in Pompeii*, Berlin, 1882.

18. Compte rendu détaillé, mais émanant curieusement du même éditeur, par Dolores Tomei, dans *Ostraka*, 16, 2007, p. 245-247.

19. Parmi une dizaine de comptes rendus, signalons notamment ceux de Julien Dubouloz, dans *Revue archéologique*, 2005, p. 414-417 et de Jens-Arne Dickmann, dans *Oebalus*, 1, 2006, p. 287-299 ; voir le site Internet [www.stoa.org/projects/ph/home](http://www.stoa.org/projects/ph/home).

20. Signalons également un volume collectif : Penelope Mary Allison éd., *The Archaeology of Household Activities*, (colloque, San Diego, 1995), Londres/New York, 1999.

21. Andrew Wallace-Hadrill, *Rome's Cultural Revolution*, Cambridge, 2008 ; du même auteur, le recueil d'articles *Houses and Society in Pompeii and Herculaneum*, Princeton (NJ), 1994, a marqué une étape importante dans les études sur la maison romaine.

Vincent Jolivet, CNRS – UMR 8546  
vincent\_jolivet@libero.it